

A Sarah.

## Accords retrouvés.

Il aurait fallu tenir un peu plus longtemps, courir au moins cette dernière ligne droite, galoper sans faiblir, trouver un souffle pour me propulser encore, détalier une dernière fois, me presser, me précipiter, filer ! Il aurait fallu. Mais ce « il » là n'a plus rien à voir avec moi. Nous sommes devenus étrangers l'un à l'autre, et ni lui ni les siens ne réussiront à me convaincre. Je ne veux plus. Étrange revirement pour un coureur professionnel qui remet ainsi en cause son métier. Peut-être même sa vie d'ailleurs. Pour ma part j'ai bien l'intention en effet de changer tout cela.

Finis les petits matins blêmes quand, la bouche déjà crispée il s'agit de trouver par-delà les brouillards effilochés cette seconde respiration qui permettra de lancer encore puis encore et encore une jambe après l'autre. Terminées les fins d'après-midi lourdes et poisseuses, qui obligent le regard noyé à se poser au-delà de l'horizon d'une piste pour que le corps résiste toujours plus aux chaleurs qui n'en finissent pas de conclure. Achievées les heures d'entraînement qui se poursuivent jusqu'à l'écoeurement, quand le coeur ne sait plus même où gît le corps, quand le corps a perdu la tête, quand la tête a oublié toute raison, quand la raison folle d'elle-même recherche en vain le temps d'une ultime expiration. Fini tout cela pour ne pas finir trop vite, trop meurtri, trop usé par la répétition insensée de ce qui n'a jamais constitué qu'une certaine, mais ô combien relative, aptitude du corps et de l'esprit. Maintenant je me défile.

J'ai d'ailleurs trouvé une occupation à la mesure de mes compétences et de plus, en un lieu fort agréable : je vais voir se démener les autres avec leur corps tout encombré de muscles ou de graisses, de mains ballotantes ou de pieds plats, de halètements sporadiques ou de traîtres étourdissements.

Le spectacle en est extraordinairement fascinant. Voilà une cuisse flasque qui résiste avec vaillance, un mollet dur que guette la crampe.

Ici la lourdeur d'une hanche féminine le dispute aux secousses d'une magnifique poitrine qu'un vêtement clair occulte à peine. Là une sangle abdominale se laisse aller pendant qu'une cheville nerveuse assure avec souplesse le rythme de ses petits baisers pressés et que telle autre grignote avec parcimonie le sentier.

Le jardin est cerné d'arbres et de grilles qui garantissent le retour régulier des coureurs. Sur chacun le soleil jette des grains de lumière qui éclaboussent leurs pas de traits allongés prêts à fuir. Ainsi le rythme de ces courses se double-t-il des danses du soleil, saisies puis relâchées par une épaule, une tête, un genou. L'air suspend de minuscules particules de poussière en nuages qui voguent à la hauteur de mes yeux.

Presque allongé dans un fauteuil dont le métal recouvert d'une laque d'un vert tendre s'est vite réchauffé au contact de mon corps, je suis dans la jouissance de voir. Le livre sur mes jambes étendues est un prétexte commode et beau à la fois. Une revue ferait plus sérieux, un roman plus dilettante. Ce recueil de poésies me donne exactement ce dont j'ai besoin : chaque poème est à méditer et l'ouvrage doit être souvent fermé pour laisser à l'âme le temps de vagabonder en des lieux qui autorisent parfaitement un regard absent posé sur un monde que l'on ne voit pas. Autrement dit, je peux reluquer tranquille sans prendre le risque d'être découvert. Pour un peu j'aurais même pu m'installer dans un endroit plus propice à l'observation de cette frénésie qui pousse les êtres humains à se démener sans retenue. Cependant je connais les périls de cette étrange activité, et n'ai pu me résoudre à les faire courir à mes anciens comparses qu'un vieux reliquat de grégarisme agglutine toujours en files tressautantes et, dangereuses si on a l'intention de les interrompre. A ce propos d'ailleurs les humains couchés, assis, immobiles ont la même tendance à se rapprocher les uns des autres eux aussi. Pourtant leurs nonchalances mettent en scène des diversités qui ne trompent pas, mais si l'homme immobile résiste plus longtemps, ou mieux peut-être à cet instinct, le regroupement insensible de ses semblables en mouvement n'est guère contestable.

Aujourd'hui il pleut. Je suis venu avec le même recueil de poèmes et l'impression que le jardin serait désert. Un jardin vide est comme un

bleu à l'âme et quand l'âme a mal, ça fait une drôle de musique pour le corps. Qu'importe ! Courir sous la pluie était un bonheur pour moi, aussi je dois assumer mon nouveau rôle de guetteur, sans frilosité. Le long de l'allée les arbres pleurent de tous leurs feuillages alourdis et le kiosque à musique resserre ses bras grisâtres autour de l'humidité de son ventre arrondi. Pour un peu, je l'entendrais tousser. Il a perdu de sa superbe et son maintien est bien timoré sous le poids de son chapiteau laissant s'égoutter des filets de pluie qui captivent mon regard attristé. Vais-je pousser plus loin ce déplacement qui n'a pas grand sens un jour comme celui-ci ? Déjà je m'apprête à faire demi-tour avec toute la mauvaise humeur de qui n'aime pas la contrariété.

Un bruit cependant me retient. On dirait... Oui, c'est cela, on dirait la foulée d'un coureur, ou de deux peut-être. À peine ai-je le temps d'écouter que je vois surgir deux silhouettes bariolées qui trottent côte à côte, dans un bel ensemble. Les coudes, souples, donnent la cadence aux jambes et impriment les pieds sur le sol gorgé d'eau. Chaque pas fait jaillir des gouttes entraînant avec elles des gerbes de boue. Celles-ci n'ont pas fini de retomber qu'un nouveau pas vient les battre sans leur laisser un instant de répit. Ils passent devant moi sans me voir, tout à leur conversation que leur course n'essouffle pas. Dans le silence du jardin, les bruits de leur voix résonnent clair et serein. Je m'installe sous le kiosque pour attendre leur retour.

Des arbres dégoutte la pluie qui continue de tomber en faisant une mélodie qu'on n'a pas besoin d'écouter. bercement pour les oreilles, comme ces chansons dont on connaît la ritournelle et dont il suffit d'entendre les premières notes pour pouvoir les murmurer. Elle se mêle à l'eau des flaques, ou roule sur des feuilles avant que de disparaître sans prévenir dans les mystères de l'herbe pressée entre les grilles qui matonent le monde. J'imagine un long chemin, serpentant de canaux en galeries, qui ferait à chaque goutte une aventure, laissant celle-ci glisser en minuscules échappements têtus. Je les vois sinuer vers des grottes miniatures avec les bruits étouffés de ces cascades silencieuses qui se perdent dans la douceur de mousses sans écho. Je suis leurs voyages privés de retour, je me glisse, me faufile et me perds dans la grande terre sans mot. Là, tout se tait.

Pourtant, l'univers commence à frémir de scansion qui grossissent et doublent les pulsations de mon cœur pour finir en battements réguliers. Entre les futaies, j'aperçois deux silhouettes qui trottent l'amble en une même foulée légère, le souffle bien posé au-devant des lèvres sur lesquelles un sourire continue de se promener.

Françoise Chauvelier, 14 avril 2005